

Québec français



Le diable d'Amérique

Highway 61 de Bruce McDonald

Éric Moreault

Number 87, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44808ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moreault, É. (1992). Le diable d'Amérique : *Highway 61* de Bruce McDonald. *Québec français*, (87), 98–99.

LE DIABLE D'AMÉRIQUE : HIGHWAY 61 DE BRUCE MCDONALD

Les deux solitudes. En ces temps de marasme constitutionnel, cette courte dénomination représente l'essence de la réalité canadienne. Incommunicabilité et méconnaissance sont au cœur des échanges entre les deux sociétés. Une des raisons de cette ignorance mutuelle prend racine dans la culture : nous n'avons aucun désir d'explorer les productions culturelles canadiennes-anglaises. Prétendre que celles-ci sont de piètre qualité équivaut à jouer à l'autruche. Depuis longtemps, les artistes de l'autre solitude s'illustrent sur la scène internationale. Sauf peut-être au cinéma. Mis à part les films de Norman McLaren et de David Cronenberg, on ne peut pas dire que la production soit significative. Or, voilà que *Highway 61* de Bruce McDonald traverse l'Outaouais pour aboutir dans la Belle Province, signe visible de l'explosion cinématographique torontoise.

Jalons biographiques

Jeune inconnu, McDonald a presque malgré lui créé un incident diplomatique en remportant, en 1989, le Prix de la ville de Toronto pour le meilleur film canadien au Festival of Festivals devant... *Jésus de Montréal*. Mieux connu pour son travail de montage avec Atom Egoyan, McDonald a pourtant dépassé les films de ce même Egoyan (*The Adjuster*) et de David Cronenberg (*The Naked Lunch*) avec ce deuxième essai lors de son exploitation en salle. En passe de devenir un film-culte à la *Easy Rider*, le road-movie qu'est *Highway 61* réalise la quintessence de l'expression « Motion Picture ». Il devient donc urgent pour nous de ne pas manquer la sortie et de suivre le trafic.

Le film

Le film de McDonald rejoint dans leur seul point commun nos isolements : la relation amour/haine avec le pays de l'Oncle Sam. Pokey est un jeune barbier insignifiant d'une petite ville du Nord ontarien. Bon coiffeur, mais très mauvais trompettiste, il rêve de jazz et de la Nouvelle-Orléans. La découverte d'un cadavre dans son arrière-cour lui permet de faire la une du journal local et de rencontrer Jackie Bangs, une *roadie* qui réclame le corps de son frère pour l'enterrer à la Nouvelle-Orléans. Bonne cachette pour passer de la cocaïne à la frontière américaine, le corps se retrouve sur le toit de la Ford Galaxy 500, en route pour sa dernière balade. Mais Satan réclame son dû : peu de temps avant sa mort, le « frère » de Jackie avait vendu son âme.

La quête initiatique

Ce qui, de prime abord, fait la force du film de McDonald, c'est l'exploitation du mythique, du réservoir de l'inconscient collectif. *L'autoroute 61*, c'est non seulement l'autoroute qui « trace un trait d'union dans l'histoire de la musique populaire entre les racines et les interprétations contemporaines¹ », c'est aussi celle de Bob Dylan², la figure symbolique de la contre-culture des années soixante. Pokey, éternel adolescent, entreprend une quête initiatique où les an-

ciennes valeurs seront remplacées par de nouvelles en suivant l'autoroute, projection spatiale de sa quête. Celle-ci, qui débute en haut du 45^e parallèle, ne peut que se traduire par un mouvement vers le Sud (l'Eldorado), tranchant net le vecteur anachronique du « Go West, Young Man ».

Cette descente infernale permet à McDonald de proposer sa vision vitriolique et caustique de l'Amérique. Sa caméra fouille l'envers du décor pour proposer crûment la marginalité, la révolte, la pauvreté, l'esclavage : le cauchemar américain, celui de l'anarchie et du chaos. Car une quête n'a pas de raison d'être s'il n'y a pas affrontement avec les forces du mal, avec Satan (l'Amérique édenique est en lutte perpétuelle contre le Grand Satan).

Le vrai visage du diable

Le Satan de McDonald achète les âmes à la chaîne comme d'autres achètent des immeubles ou des compagnies. Le sordide de ces transactions nous brûle : ce ne sont plus les déchirements du *Faust* de Goethe ou de Murnau mais la vente rapide et inconsidérée de son âme pour une caisse de bière, un 20 dollars américain ou une promesse de beauté et de gloire. Après l'avoir filmé dans les plus pures traditions des films d'horreur, après lui avoir conféré une aura des plus inquiétantes, McDonald dévoile le vrai Satan : un « make-believe », un dérangé qui épate l'arrière-cour de son bidonville avec ses « freak-shows » dignes des meilleurs prédicateurs du petit écran. Ce « Satan » périt par le feu qu'il allume dans son salon, ultime tentative de vivre une illusion. Comme tous les autres personnages qui parcourent le film, Satan



est incapable de trouver un combustible dans la réalité qui l'entoure.

Quelques réticences

Pourtant, le film de McDonald ne sait pas éviter le piège de l'illusion et la fin bascule dans une apologie de l'Amérique qui détonne sur l'ensemble. Le film ne baigne pas toujours dans la subtilité non plus : les personnages sont typés et manichéens, tout comme le discours. Cela dit, le film demeure un constat lucide sur la réalité nord-américaine, sur l'illusion de la démocratie et sur la fascination qu'elle provoque. De plus, il prouve surtout la vitalité du « nouveau » cinéma canadien-anglais. La peur des États-Unis est telle chez les Canadiens anglais qu'elle a donné naissance à un « cinéma-autrement »³ qui modèle les données brutes de notre réalité, aussi bien formellement que textuellement. Les cinéastes Patricia Rozema, Bruce McDonald, Srinivas Krishna et Atom Egoyan veulent explorer toutes les avenues de la création. Il ne reste plus qu'à espérer que ce cinéma inspirera aussi les gens d'ici.

1. Bruce McDonald, dossier de presse de *Highway 61*.

2. *Highway 61 Revisited* est considéré par plusieurs critiques comme l'Album de Dylan, tant du point de vue musical que socio-politique.

3. Titre du livre de Dominique Noguez, publié aux Éditions du Cerf (1973), plaidoyer pour l'Art cinématographique.

